

Un Matin
dans
la Nuit

pièce de théâtre
en trois actes

Les personnages

La personne

La radio

Le mur

Le vase

La porte

Premier invité

Deuxième invité

Troisième invité

Quatrième invité

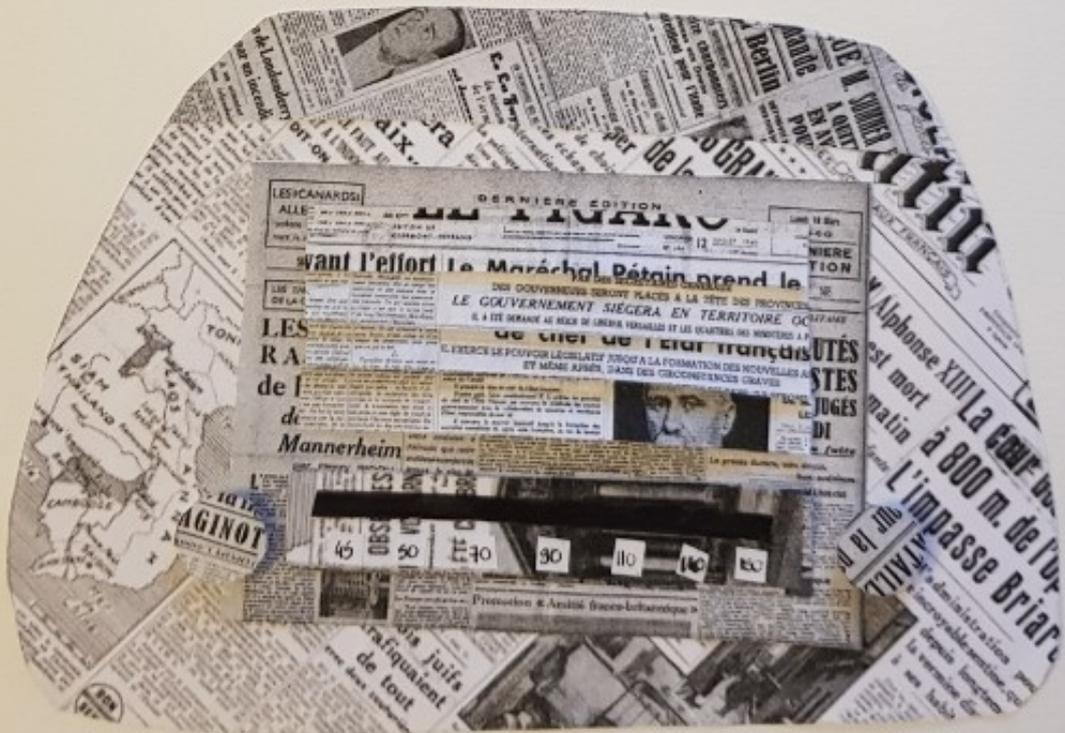
Les deux soldats



Acte I

la radio

S L A N B
P N E V G M I
R F I K J O
R E T A P A E O
N I D P G



Un Matin dans la Nuit

Acte I : la radio

Scène 1

Le 11 mai 1940, à Lyon. Le temps est radieux, le soleil est de plomb. La fenêtre est ouverte pour que la rumeur et les murmures du Nord parviennent au minuscule appartement, meublé d'une simple table, arborant un magnifique vase bleu transparent. La pièce compte également une chaise, un lavabo, un canapé et surtout, une splendide radio toute neuve sur un buffet, sur lequel repose un miroir terne.

Une personne entre dans la pièce par la porte du fond. Elle a un journal à la main. Elle prend la chaise, et s'assied devant la radio.

La personne : Ça s'est réveillé. Il me semble qu'elle dure depuis des mois, et pourtant, elle n'a commencé qu'hier.

La radio : Qu'est ce qui a commencé ?

La personne : La guerre, bien sûr. Toujours cette fichue guerre. Je ne sais pas ce qu'ils ont, à dire qu'elle est drôle cette guerre. Elle me pèse comme un obus sur le cœur.

La radio : Techniquement, cette guerre n'est pas drôle, mais « phoney », c'est-à-dire qui fait du bruit, ou du moins qui fait parler d'elle. Si tu m'écoutais un peu plus, tu le saurais.

La personne : Qui fait du bruit ? C'est un comble pour un conflit qui n'a pas entendu une seule déflagration depuis septembre. Mais maintenant, elle se déchaîne. Son bourdonnement semble agréable aux oreilles de certains, qui se plaisent dans les éclats de bruit et les détonations d'horreur. Je les ai entendus dans la rue ce matin...

Les allemands ont lancé l'offensive à l'ouest. Pourquoi ont-ils mis autant de temps ? Les civils fuient les villes du Nord. Où vont-ils se réfugier ? Aura-t-on l'avantage ? Peut-être dans les campagnes. J'entends dire que la France s'engage confiante dans des combats qui ne sauraient durer, tant la victoire est imminente.

La radio : Pourquoi ne me réveille-tu pas ? Pourquoi ne veux-tu pas savoir ? Il te suffit d'appuyer sur quelques boutons. À moins que tu n'aies peur de la vérité ?

La personne, *échauffée* : Quelle vérité ? Y a-t-il d'autres vérités dans la guerre que le sang, le désespoir, la rancune et la mort ? De quelle vérité me parles-tu ? De celle du vainqueur ou du vaincu ? De celle des tueurs ou des tués ? Non il n'y a que deux vérités dans la guerre, c'est la souffrance et la haine.

La radio reste silencieuse, tout comme la personne. Cependant, lentement, celle-ci s'avance vers la radio, tend ses doigts pour tourner quelques boutons. La radio commence à cracher des nouvelles ternes. La pièce s'assombrit mais il fait toujours grand soleil. La chaleur est pesante, la personne commence à défaire sa cravate, elle étouffe littéralement sous le poids des informations et du temps.

La radio crache pendant longtemps des informations, pendant plusieurs jours.

La radio : Luxembourg est occupé !

Grésillements.

La radio : Capitulation de l'armée néerlandaise, dépassée par l'ennemi...

La personne change de station.

La radio : Aujourd'hui, nous sommes le 21 mai, et les Allemands semblent encore avoir l'avantage et ont atteint la Manche, bloquant nos troupes et les alliés à Dunkerque.

Grésillements.

La radio : Boulogne-sur-mer est prise par les Allemands, leur donnant un avantage considérable...

Grésillements.

La radio : Capitulation de l'armée belge...

La personne change de station.

La radio : Victoire ! Les Alliés reprennent Narvik, et détruisent les installations portuaires !

Grésillements.

La radio : La France combat avec zèle et détermination...

La personne tourne un autre bouton.

La radio : Les Allemands ont percé la ligne de front sur la Somme et l'Aisne. Ils accourent vers le Sud, précédés par plusieurs millions de civils, en exode sur les routes françaises, exilés, chassés du Nord par l'ennemi...

La personne tourne un bouton.

La radio : Les combats sont durs et violents. Mais les soldats de la ligne Maginot tiennent bon ! Leur héroïsme et leur patriotisme sont des exemples à suivre ! Combattez sans relâche !

La personne se lève et ouvre la fenêtre. Puis elle revient vers la radio et l'éteint. « Combattez sans relâche » résonne encore dans la pièce.

La personne : Il faut que je chasse toutes ces inepties par la fenêtre. Je n'en peux plus de tes crachotis sans queue ni tête.

La radio : Il n'y a jamais eu de tête : la guerre est toujours inéluctable. Il n'y a jamais eu de queue : la guerre est interminable. De sorte que la guerre a toujours été, et sera toujours, dans un pays ou dans un autre.

La personne : Tu sais très bien ce que je voulais dire. Je n'avais pas besoin de tes opinions. D'ailleurs je pense que la paix existe.

On nous bombarde de bobards. Ce que je veux savoir est pourtant simple : est-on en train de perdre ou non ?

La radio : Il me semble, par compilation et analyse de tout ce que j'ai débité, que la France ne perd ni ne gagne. Elle combat...

La personne : ... avez zèle et détermination, je sais. Mais tout ça, ce sont des constats, des faits. Moi je veux des projections.

La radio : Tu veux surtout des certitudes. Or les certitudes sont plus rares en temps de guerre que les fleurs en hiver.

La personne, *soudain effrayée* : Tu crois que ça va être comme la Grande Boucherie ? Tu crois que le cauchemar de quatre ans va recommencer ?

La radio : Je n'en sais rien, je ne suis qu'une radio, je ne suis pas une réponse.

La personne : Non bien sûr, ce sera différent cette fois-ci. Ce sera sûrement pire. Les hommes ont rarement de l'imagination, mais s'il y a bien un domaine où ils excellent dans l'innovation et la créativité, c'est l'art de tuer.

Cette fois-ci, j'en suis certain, ce sera une autre boucherie : la boucherie de la raison, la charcuterie du moral, le carnage du mental. Et après cette guerre, si elle se finit un jour, il y en aura une autre, encore plus vicieuse, plus pernicieuse : elle s'infiltrera dans les esprits, elle trouvera d'autres moyens de faire souffrir, en épargnant au mieux ceux qui sont à l'origine de ces grands fracas entre les hommes. C'est toujours les plus querelleurs qui arrivent le mieux à s'extraire de la bataille.

La radio, *dans un hoquet, laissant échapper quelques bribes d'informations* : On nous informe que le grand général Charles Delestrain a vaincu les Allemands grâce aux nombreux chars qu'il a mené avec succès dans la Loire..., *ravalant ses paroles*, Oups, j'ai eu un rejet. Pardonne-moi je sais que tu ne voulais plus entendre mes crachats.

La personne : Tu as éteints ? Tu ne peux pas retrouver la station ? Ça m'intéressait...

La radio essaye de retrouver la station mais celle-ci est déjà passée à autre chose. Elle finit par s'éteindre.

La personne : Non ? Tu ne trouves pas ? Ce n'est pas grave. Tu sais, je me dis parfois que l'on pourrait gagner. Après tout, nous avons su tirer leçons de nos erreurs passées, et nous voulons à tout prix éviter une deuxième Grande Guerre. Et puis qui nous dit que cet Hitler est un fin stratège ? N'a-t-on pas d'illustres guerriers à notre tête ? Pétain, qui s'est illustré à de nombreuses reprises en 14-18, est au gouvernement... Non, je pense que l'on ne perdra pas.

La radio : Du moins, on ne perd rien si on gagne.

La personne : C'est surtout que l'on a tout à perdre si l'on ne gagne pas. Ah ! que les pronostics sont durs. Tenons-nous en aux faits, et que l'histoire suive son cours.

La radio : Je crois que tu ne comprends pas la portée de tes paroles. Je crois de toute manière que tu ne comprends rien. La guerre ne se gagne pas totalement, tout le monde est perdant. Elle ne se finira sans doute jamais à force de passivité.

La personne : Ma passivité, tu as raison, exprime mon incompréhension. Mais j'assume la portée de mes paroles, et je réitère : que l'histoire suive son cours...

Scène 2

C'est le 17 juin 1940. La personne est absente, mais a laissé la fenêtre ouverte, de telle manière qu'un petit vent doux souffle dans la minuscule pièce. La radio tousse, crachotte, tressaute si fort qu'elle en tombe au sol. Elle reste dans cette position, presque agonisante, jusqu'à l'arrivée de la personne.

La personne, *en ouvrant la porte* : Nom de Dieu, que s'est-il passé ici ?

La personne se précipite vers la radio, comme si elle s'apprêtait à secourir un blessé.

La radio : Ce n'est rien, ce sont mes vieux démons qui me hantent. Ma toux ancestrale a repris aujourd'hui et ne veut plus s'arrêter. Elle a quelque chose à dire, il me semble.

La personne : Et bien laissons-la parler. Si de vieux démons ne peuvent être chassés, il faut s'accommoder de leur présence.

La radio, dans un soupir, laisse échapper un discours. Il s'agit du discours du maréchal Pétain du 17 juin 1940, que l'on entendra résonner dans la chambre, de plus en plus fort, jusqu'au « Il faut cesser le combat ». À ce moment-là, la radio se taira, sa toux étant passée. La personne restera ahurie, assise par terre devant la radio. Un grand silence, qui contraste avec le vacarme assourdissant du discours, suit.

La personne, *au bout d'un long moment* : Il faut cesser le combat ? Arrêter tout ? Ne plus se battre ? Se rendre ? Se faire prisonnier ? Ou bien, faut-il signer un armistice ? Perdre dans toute notre dérisoire grandeur ?

Qu'est-ce que c'est que ça, il faut cesser le combat ? *La personne s'échauffe peu à peu.* Cesser ? Capituler ? Jeter l'éponge ? Agiter le drapeau blanc ? Baisser pavillon ? Abandonner nos alliés ? Perdre espoir ? *Crescendo.* Qu'est-ce que c'est que ça, il faut cesser le combat ?

Silence. Un sanglot. Puis la personne, comme exténuée, prend la radio dans ses bras.

Comment a-t-on pu en arriver là ? Tout m'échappe, du combat jusqu'à la débâcle. D'ailleurs, fermons cette fenêtre, le vent qui la traverse est le soupir de la défaite. Fermons-la, il nous glace d'effroi.

La personne se lève et ferme la fenêtre, la radio toujours dans ses bras. Elle reste pensive devant l'orbite transparent de cette ouverture lumineuse.

La personne : Peut-être que le maréchal aura vu dans les combats à venir une telle boucherie qu'il aura préféré la capitulation et la paix. Ces propos sont sûrement fondés et le combat ne peut plus durer sans provoquer la perte de toute la France. Peut-être qu'il s'agit d'une ruse de la part de Pétain. Ça ne me surprendrait pas, même si c'est crapuleux. Crapuleux... Quel mot quand on est en guerre !

La radio, *d'une voix faible* : Tu te perds dans l'espoir. Reste lucide. La lucidité doit être le seul phare dans la nuit. Et mes vieux démons ne se trompent jamais.

La personne : Rester lucide, peut-être est-ce bien la seule conduite à suivre.

La radio : La colère aussi est une conduite à suivre.

La personne : Tu vas trop vite. Respecte la cadence. La colère viendra plus tard, après la lucidité. C'est toujours la lucidité qui doit amener à une juste colère.

La radio recommence à tousser, à crachoter. Soudain, elle hurle : « Il faut cesser le combat ». Puis elle se tait, et le cri résonne encore dans la chambre. La personne va s'asseoir sur le canapé, la radio dans les bras, telle la Pietà de Michel-Ange.

Scène 3

Il s'agit du 18 juin 1940. La radio trône de nouveau sur le buffet. La personne est occupée à préparer à manger, elle tourne le dos à la radio.

La radio : Psst...

La personne n'entend pas et reste prostrée sur le lavabo, en train d'éplucher des oignons.

La radio, *plus fort* : Psst...

La personne se retourne. Elle voit que la radio lui fait signe, s'essuie les mains et va s'asseoir sur la chaise en face de la radio.

La personne : Qu'est ce qu'il y a ? Pourquoi m'appelles-tu ? Tu as des nouvelles ?

La radio ouvre grand la bouche et répond par le discours du général Charles de Gaulle, que la personne écoute attentivement, avidement, jusqu'au dernier mot. La radio se tait ensuite, et la personne ouvre de grands yeux.

La personne, *chuchotant* : C'est diffusé par la France ?

La radio : Non, par la BBC. Royaume-Uni.

La personne : Le Royaume-Uni ?

Silence

La personne : Il faut donc continuer le combat ? Continuer le combat, dit-il. Mais comment ? C'est bien facile, il est en terre alliée, lui. Mais moi qui suis ici, puis-je m'échapper de l'atmosphère de défaite qui plane en France ? Continuer le combat : mais lequel ? Comment ? Où ? Avec qui ? Pourquoi enfin, continuer quelque chose que l'on est sûr de perdre ? Il faut cesser le combat, nous disait-on hier. Pétain est-il défaitiste ou bien lucide ? De Gaulle est-il guerrier ou bien idéaliste ? Que faire ? Peut-on refuser la défaite ? Ne doit-on pas être lucide en toutes circonstances ? La lucidité peut-elle nous dicter de fuir la France au prix de nombreux sacrifices, de combattre, depuis une île, des ennemis qui possèdent toute l'Europe ?

La radio : Ce n'est pas la lucidité qui le dicte mais le courage.

La personne : Le courage ? Ne disait-on pas hier que la lucidité devait diriger nos pas ?

La radio : Pourquoi me demandes-tu cela à moi ? Je ne suis qu'une radio, pas une philosophe.

La personne : Je ne comprends rien. Je ne comprends ni ce courage, ni cette défaite, ni ce combat, ni mon visage.

Quand la personne dit cela, elle est en train de se regarder dans le miroir au-dessus du buffet. Ce n'est pas son reflet qu'elle y trouve, mais un gribouillis de toutes les couleurs : du rouge, du violet, du vert, du jaune, du bleu, de l'orange, du rose et beaucoup de noir. La personne pousse alors un cri d'horreur muet, les mains autour du visage, à la façon du Cri de Munch. Elle s'effondre sur le canapé et garde cette expression, fixée sur le gribouillis qui lui fait office de portrait. La radio se retourne vers le miroir et le regarde attentivement.

La radio : C'est ton portrait craché. Pas de doute, celui qui l'a fait est un génie.

La personne ne répond rien. La radio revient à sa position initiale et ne bouge plus. Elle semble dormir. La personne reste dans cette position, et la pièce devient de plus en plus noire. Il fait maintenant nuit, et la personne n'a pas bougé.

Scène 4

C'est le 10 juillet 1940. La radio crache de nouveau des informations. On entend des bribes : « Le maréchal Pétain a obtenu les pleins pouvoirs pour réviser la Constitution », puis « La troisième République appartient désormais au passé. Un nouveau régime vient de naître : l'État Français... », et enfin : « La majorité a fait de Pétain le chef du régime... ». Pendant tout ce temps, la personne fait les cent pas dans la pièce, en marmonnant des « non », d'abord faiblement, puis de plus en plus fort jusqu'à ce que la radio s'arrête soudainement après la dernière phrase. À ce moment-là, la personne s'arrête brusquement, l'air de contenir sa colère grandissante.

La personne, *après un long moment, d'une colère noire* : NON ! Cela ne se passera pas comme ça ! Je ne peux l'accepter ! Cela ne se passera pas comme ça ! Je comprends maintenant : ce n'est qu'une mascarade de la faiblesse. Je refuse la faiblesse de la France et par dessus tout, je refuse ma faiblesse ! Pétain n'est qu'un lâche, qu'il aille voir en enfer si là-bas on est assez faible pour accepter cet État Français, ce substitut nazi, cette débâcle devant nos valeurs ! Cette guerre était perdue d'avance, quand bien même l'on est assez misérable pour préférer la sécurité, la tranquillité, la « paix » à nos idéaux, notre République, notre fierté, notre survie ! La France est presque morte à présent. Le seul organe vivant qui lui reste est en Angleterre. Quelle ironie...

La radio : Que vas-tu faire maintenant ?

La personne, *exaltée* : Que vais-je faire ? Je vais ranimer la flamme française, je vais rejoindre De Gaulle ! Je veux tout faire, pourvu que je fasse quelque chose.

La radio hoche la tête, à la manière habituelle de ces engins, lentement. Elle ne semble ni approuver ni rejeter le choix de la personne. Après tout, c'est une radio. Elle semble s'endormir.

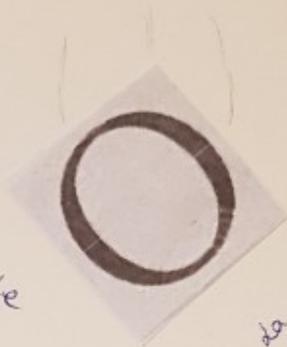
La personne, *calmée* : J'ai compris maintenant...

La radio, *d'une voix ensommeillée* : Compris quoi ?

La personne : Que l'on peut refuser.

Acte II

de vase

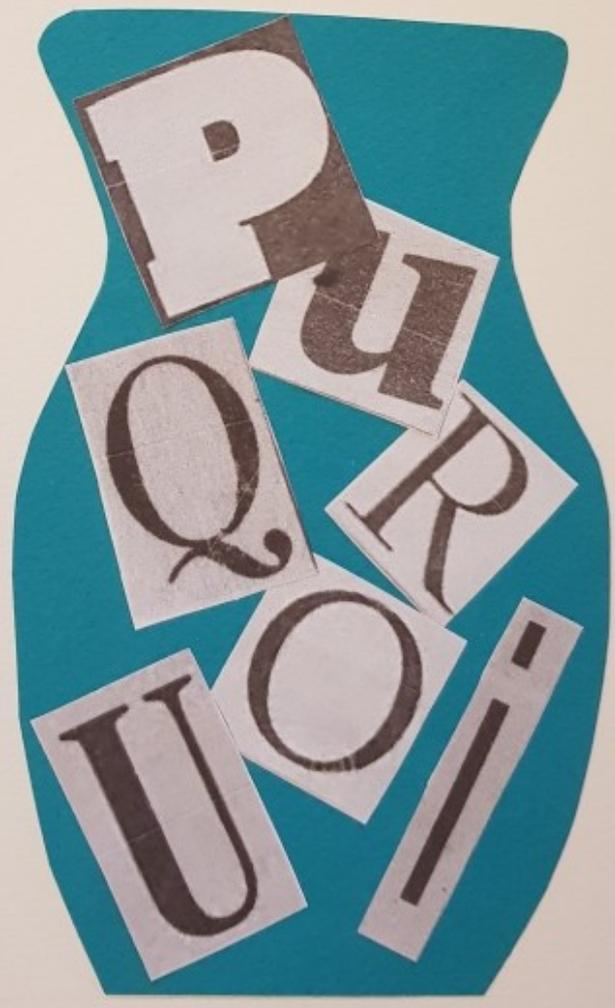


d'obus ovale

la détonation de mlenu

arrive dans le vase

élaboune la table



Acte II : le vase

Scène 1

L'acte se déroule dans la même chambre, avec les mêmes meubles, la même radio sur le buffet. Le magnifique vase bleu transparent trône sur la table, rempli de fleurs d'un rouge sang. Dehors, le temps est orageux, menaçant, de telle sorte qu'il semble faire nuit.

Le mur du fond : Bonjour, ou bonsoir, cela dépend de votre point de vue. Vous m'avez sous les yeux depuis le début de l'histoire, mais je n'ai pas eu l'honneur de me présenter à vous, et je m'en excuse. Sachez que je suis le mur du fond, souvent oublié certes, et pourtant, je suis le plus omniscient des murs. Sachez également que je sais tout ce qui se trame derrière moi, et que je n'ignore pas ce qui se passe sous mes yeux. Je peux donc vous assurer, en ma qualité de mur de fond, que ce vase bleu que vous voyez ici sur cette table, n'est pas un récipient comme les autres. Il aime la personne que vous apercevez si souvent. Je ne sais pas si celle-ci l'aime en retour, voyez-vous je ne suis pas son confident, et Dieu des murs m'en garde, je ne pourrais supporter la vue d'une personne obligée de se confier à un mur. Enfin ce sont des opinions, et je m'égare, je m'égare, on dit toujours que je suis trop bavard pour ce que je suis. Je suppose que l'on n'est jamais ce que l'on veut bien nous dire que l'on est. Enfin, c'est une grande histoire qui lie ce vase avec cette personne. Vous serez heureux d'apprendre que ce bol grandiose est familial, et qu'il lui a été légué par sa mère, il y a déjà quelques temps. Il est très fragile : il est fait en verre de souvenir, et en bleu de tradition. Mais vous en savez déjà trop, et je me tais, car ce n'est pas à moi que revient la réplique.

Le silence se fait. Trente secondes plus tard, la personne ouvre la porte, visiblement pressée. Elle dépose veste et journal sur le canapé, prend la chaise, s'installe vis-à-vis du vase et commence à écrire sur des feuilles qui se trouvaient là.

Le vase : Tu ne me dis pas bonjour ?

La personne : Bonjour alors.

Elle continue à écrire rageusement sur le papier.

La personne, *soudain levant la tête* : Qu'en penses-tu ? : « La France est morte, Français, mais vous ignorez la date de son décès ! Ce n'est pas le 21 juin qu'elle a disparu, mais bien le 10 juillet, jour funeste où elle a vu non pas ses valeurs vaincues par l'ennemi, mais par ceux qui se disaient en être les plus fidèles serviteurs ! Elle commençait déjà son agonie, le jour où l'infâme criait à qui voulait l'entendre : « Je fais à la France le don de ma personne pour accentuer son malheur ! Le combat n'est pas terminé ! ».

Le vase : De qui parles-tu ?

La personne : Mais de Pétain, sombre idiot. Alors qu'en penses-tu ?

Le vase : Mais que veux-tu en faire ?

La personne : Et bien le poster dans les boîtes aux lettres, réveiller cette eau qui dort et que je ne peux plus regarder, à force d'y rencontrer tout sauf mon reflet, celui de quelqu'un qui refuse cette mascarade !

Le vase : Quelle idée ! Pourquoi réveiller les gens s'ils se plaisent à dormir ? Tu serais bien mieux ici, en sécurité à mes côtés. Du reste, si tu y tiens, ton texte est exécrable, et m'endormirait plus qu'il ne me sortirait de mon sommeil.

La personne : Je sais, il est même imprononçable. Je n'arrive pas à me faire la plume de ma colère. Les mots m'échappent et ne sont jamais assez bons. Que veux-tu, il faut que je le fasse, il faut faire quelque chose, ne serait-ce que pour avoir dit : « J'ai tenu bon ».

Silence. La personne reste concentrée sur ce qu'elle a écrit.

Le vase : Je vois que rien ne te fera changer d'avis, et je suis bien obligé de t'aider. Tu pourrais faire quelque chose de moins grandiloquent, de plus sincère. Ne reprends pas les mots d'un autre, prends les tiens.

La personne : Être sincère, mais je le suis !

Le vase : Je voulais dire de plus personnel.

La personne réfléchit un moment puis se remet à écrire.

La personne : Et là, qu'en penses-tu ? : « Il n'est jamais trop tard pour dire « non ». Non à la défaite, non aux défaitistes, non à l'État français, non à l'occupation. Il n'est jamais trop tard pour agir : agir pour libérer la France d'une puissance étrangère, agir pour sortir la France du régime autoritaire, agir pour gagner l'Angleterre, agir pour ne pas guérir. Sabotage, insubordination, organisation. Agir est plus dur que subir. Non est plus dur que oui. »

Le vase ne répond rien.

Bon, je vais écrire ça. Du papier, vite, je n'ai pas une seconde à perdre.

Le vase : Pourquoi tant de hâte ?

La personne : Si je perds une seconde, ce sera une autre défaite.

La personne commence à recopier précipitamment son tract. Elle en fait trente, à une allure folle.

La personne : Bon, je reviens, je vais les poster.

Le vase, *affolé* : Tu ne veux pas réfléchir un peu ? Voyons, et si l'on te prenait ? Et si l'on te dénonçait ? Qu'est ce qui t'arriverait ?

La personne : Mais réfléchir, c'est ce que je ne cesse de faire ! Si quelque chose doit me tuer, c'est ta faiblesse et ta lâcheté !

La personne sort en claquant la porte.

Le vase : Tu as vu ? Tu as vu comme ses mots étaient durs ? Ça y est, je crois que la personne a perdu la tête !

Le mur : Cette personne n'a pas perdu la tête, elle l'a retrouvée dans les décombres. Te rends-tu compte ? Trouver sa tête dans les ruines de la France ? Autant chercher une meule de foin dans une aiguille.

Le vase : Tu ne vas pas t'y mettre aussi ? Puisque je te dis que je ne la reconnais plus.

Le mur : C'est qu'elle a réussi ce qu'elle voulait : changer. Changer...

Le vase : ... est plus dur que perdurer, je sais. Quand même, elle me manque.

Un coup de tonnerre résonne. Le vase sursaute de peur. La personne rentre à ce moment-là, épuisée, et s'endort sur le canapé.

Scène 2

Dehors, grand soleil. On entend des acclamations, des hourras, des cris de joie.

Le mur : Aujourd'hui est le 18 novembre 1940. Même la personne est sortie. Le maréchal Pétain, à ce que j'ai cru comprendre, est de visite à Lyon. Il faut dire que c'est le chef du gouvernement, et qu'il doit s'afficher devant les populations. Entendons-nous bien, il s'agit surtout de propagande, de culte de la personnalité, d'encensement du sauveur. Je suis assez lucide pour un mur.

La personne rentre en grand fracas, étouffant de rage.

La personne : Ah c'est comme ça ! C'est comme ça ! Les cris, les rires, les acclamations ! Acclamer le traître ! Tu les aurais entendu ! « Vive Pétain », « Vive le maréchal » ! Et celui-là, qui serre les mains des blessés de guerre, des anciens combattants, comme s'il pouvait les soigner de leurs blessures, tel un roi au contact de la plèbe ! Les messes à l'église, les recueils devant le monument des morts... *elle s'essouffle peu à peu...* les visites dans les hôpitaux, les défilés militaires sur la place Bellecour... les cris, les rires, les acclamations,... Rien ne changera donc jamais ? En zone libre, a-t-on perdu le goût de la liberté ?

Le vase : Au moins n'a-t-on pas perdu la raison.

La personne : Mais t'entends-tu parfois ?

Le vase : Non je n'ai pas d'oreilles.

La personne : Alors pourquoi t'escrimes-tu à émettre des bêtises pareilles ? N'as-tu toujours pas compris ? Ce sont souvent les plus fous, qui pensent avoir toujours raison. Qui ne remet jamais en cause sa parole n'est pas si sage qu'il ne le croie.

Le vase, *étouffant un sanglot* : Oh ! Je suis donc fou ? Et toi remets-tu en cause tes paroles ? A-t-on jamais entendu parler d'un vase fou ? C'est toi qui perds la tête !

La personne : Et est-ce une raison suffisante pour affirmer que cela n'existe pas ? Est-ce parce que personne ne comprend que je ne peux comprendre ? Est-ce parce que personne n'agit que je dois rester là, immobile dans mon référentiel ?

Le vase, *en pleurs* : Tu es donc sans cœur. Moi je t'aime, j'ai un cœur gros comme un océan.

La personne : Mais pourquoi pleures-tu à la fin ?

Le vase : C'est ta folie qui a fait déborder le vase !

La personne : Ma folie ! Mais tu vas arrêter ! Et puis ces fleurs, cette joie ! Arrachons-les ! Elles représentent l'harmonie, la paix, l'ordre établi ! Des fleurs de toutes les couleurs à la rigueur ! Mais là !

La personne arrache les fleurs du vase, et les jette par la fenêtre. Le vase déborde et inonde la chambre. La personne fait signe de sortir, mais se rappelant que dehors, le maréchal Pétain fait sa tournée des sourires, elle se rabat sur la chaise et regarde par la fenêtre, l'air de vouloir s'évader de cette prison sous-marine.

Scène 3

La pièce n'est plus inondée par les pleurs du vase. L'orage est revenu dehors, insistant. La personne, qui était sortie, vient d'ouvrir la porte, l'air désolée.

Le vase, un peu craintif : Qu'as-tu ?

La personne : Je ne sers à rien ici. J'ai l'impression que personne ne répond à mes échos. Il faut que je parte. En Angleterre peut-être serai-je plus utile, pourrai-je combattre avec les Alliés, aux côtés de la vraie France libre, et non pas dans une zone où la liberté ne veut plus rien dire. Seulement...

le vase : Seulement ?

La personne : Seulement, voilà, partir n'est pas simple. J'ai entendu parler, il y a déjà quelques temps, d'un homme qui avait essayé de franchir la frontière espagnole. Je ne sais plus comment je l'ai appris, par une ombre je crois, furtivement dans le soir, que je n'ai plus jamais revue. Une silhouette découpée dans la nuit. Un souffle tissé dans le désespoir. Toujours est-il que cet homme a été arrêté en septembre, et qu'il est maintenant emprisonné je ne sais où. Qui sait s'il sera libéré ? Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas en prison que le pauvre homme peut combattre.

Le vase : C'est triste à dire, je le sais, mais... pourquoi n'apprends-tu pas du malheur des autres ? Cet homme a essayé et a échoué. Tu ne réussiras pas mieux à tromper les gardes des frontières, l'ennemi qui a tout intérêt à ce que tu restes en France.

La personne : Que veux-tu ? Il faut que j'essaye, ou que je trouve un autre moyen d'agir. En France ou ailleurs, combattre pour les mêmes valeurs. Je ne me sens plus à ma place ici. Je suis de trop dans ce paradis collaborateur.

Le vase : Tu parles comme si tu étais unique au monde. Mais beauseigne, des gens comme toi, il y en a d'autre !

La personne : Oui, en Angleterre.

Le vase : Mais en France aussi ! Comme si personne ne pensait comme toi ! Comme si personne ne se révoltait !

La personne : Que sais-tu de la révolte ?

Le vase : J'ai lu Camus.

La personne : Qui ?

Le vase : Ah pardon, tu ne connaîtras jamais son œuvre. Je me suis trompé d'époque.

La personne : Moi aussi... Et puis cela ne change rien à la question. On peut lire des livres pour apprendre la stratégie militaire, mais on pourrait lire tous les livres du monde qu'on ne saurait apprendre à se révolter. Bien sûr, les gens plus instruits sauront davantage ce qui est juste, ce qui ne l'est pas, ce qu'on peut accepter, ce qu'on n'accepte pas, par comparaison. Mais la révolte, ce n'est pas que cet acte de non-adhésion. C'est aussi du courage, un moment, une émotion involontaire, un acte. Ça vient comme ça, tout seul : il y a un moment où l'on refuse. On ne décide pas de se révolter. On subit la révolte, puis on s'y fond.

Silence. Le vase commence à tanguer sur la table, comme s'il avait le tournis.

La personne : Il faudrait que j'aille en Angleterre. Là-bas, je pourrais rejoindre l'armée alliée, je pourrais faire partie de la France libre, chimiste, soldat, juriste, je peux tout faire.

Le vase : Tu me prendrais avec toi ?

La personne : Prendre un vase ? Qui ne pense qu'à son petit confort ? Mais sais-tu au moins comme il est compliqué de passer la frontière ? Je ne vais pas m'encombrer d'un vase, ni d'un mur, ni d'une radio, ni d'un canapé.

Le vase, *explosant* : Mais tu n'y penses pas ! Moi je t'aime ! Tu as complètement perdu la tête ! Tu te prends pour Napoléon ! Si Pétain n'a pas pu sauver la France, qui le fera ? Toi et ta France libre, libre dans un autre pays que la France ? Elle est bien bonne !

La personne, *s'échauffant* : Mais Pétain est faible ! De Gaulle la sauvera, la France ! Et les Alliés aussi, et moi avec ! Et même si on la perd, moi, j'aurai combattu pour elle, et la France ne sera pas morte avec moi !

Le vase : La France, tu n'as que ce mot à la bouche. Tu me trompes avec tes idéaux.

La personne : Et quel autre mot veux-tu que j'aie ? Quel autre mot peut-il me faire saliver de liberté, le tien peut-être ? Mais tu n'es qu'un pauvre vase, quand tu es rempli tu étouffes ! Tu restes coincé entre tes parois bleues. Tu es transparent, vois le peu d'épaisseur que tu offres ! Tu ne connais rien d'autre que ce que tu contiens ! Mais laisse-toi vivre, déverse ta colère ! Je vais t'aider moi !

Pendant qu'elle parle, elle se tourne peu à peu face au miroir. On y voit un grand gribouillis rouge écarlate.

Un vase, qu'est ce que c'est ? Un contenant floral décoratif, ordre et harmonie ! Mais je n'en veux pas de l'ordre moi, je ne veux pas de ce contenant répresseur, de tes fleurs gaies ou de tes fleurs mortuaires ! Toi et tes peurs bleues ! Toi et tes soucis imbéciles ! Tu comprends ? Mais peux-tu comprendre ? Tu n'es qu'un vase, tu n'as ni bouche, ni oreille, ni yeux, et pourtant tu m'espionnes, tu m'épies, tu m'écoutes et tu parles pour ne rien dire ! Tu es comme un public ! Un témoin muet ! Un harceleur anonyme !

Elle se déplace lentement vers le vase, les poings fermés par la colère.

Le vase, *avec une grande inspiration* : Si, j'ai compris. Casse-moi. Romps. Pars. Adieu.

D'un grand coup de main, la personne balaie la table. Il fait soudain nuit noire sur scène. Quand la lumière se rallume, le vase est en mille morceaux au sol. Petit à petit, une flaque d'un bleu éclatant, comme du sang, se répand.

La personne a maintenant l'air perdu et confus, comme si elle ne revenait pas de sa violence. Elle commence à pleurer en s'asseyant sur le canapé. Puis elle se calme et regarde fixement la flaque d'eau s'épandre.

Le mur : Je suppose que c'est le prix à payer.

La personne : Le prix à payer de quoi ? Qu'est-ce qui peut me coûter si cher ?

Le mur : Et bien, le prix de la révolte, bien sûr. Il faut savoir rompre. Rompre avec sa famille, ses amis, sa patrie, sa raison, sa folie, l'ordre établi. Briser la chaîne qui nous rattachait encore à la vie d'avant.

La personne, *soudainement* : Mais qui parle ?

Le mur : En toute rigueur, je ne parle pas, je me fais entendre. C'est moi, le mur.

La personne : Quel mur ?

Le mur : Celui du fond, bien entendu. Moi, je sais tout. Même en ruines, je reste un mur.

La personne : Qui te dit que tu es en ruines ?

Le mur : La guerre sûrement. Ma mère me disait souvent que la guerre était la fin des murs. Plus rien ne tient, me disait-elle, c'est à dormir par terre. Voyez-vous, elle avait de l'humour ma mère, mais elle est morte, il y a peu, d'un terrible bombardement.

La personne : Mes condoléances.

Le mur : Oh, ce n'est pas la peine, vous savez. Gardez vos condoléances en réserve, vous en aurez besoin. Je ne les prononce même plus, tant leur goût m'est familier. Comme de la bile, vous voyez, qui me remonte dans ma gorge imaginaire.

La personne : La bile, c'est exactement ce à quoi je pensais en voyant ce pauvre vase fondu par terre. Il a sûrement vomi toute son âme avant de mourir. Mourir de dégoût, je ne vois rien de pire.

été III la porte

EAUX
de l'Orléans, 60
ARIS

CHANGES ET LÉGALES
N° 4 du Journal

COEON 21-13
N° 4

Ben-Narraq

LA LOI

JOURNAL DU SOIR JUDICIAIRE QUOTIDIEN

FEUILLE OFFICIELLE D'ANNONCES LÉGALES

ABONNEMENT

Toutefois

En sus

De 10

Environ 100

Les Abonnements

des 10 et 15 de la

100

100

PUBLICATIONS LÉGALES

ÉTÉS

États-Unis

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

ÉTÉS

États-Unis

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

ÉTÉS

États-Unis

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

ÉTÉS

États-Unis

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

ÉTÉS

États-Unis

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

1913

Acte III : la porte

Scène 1

La pièce est ensoleillée. Le vase est encore en mille morceaux, mais balayés dans un coin. La personne entre par la porte du fond. Elle regarde l'appartement, un peu en désordre.

La personne : Il faut que je fasse de la place, il y a plein d'idées qui vont se retrouver ici, et beaucoup de courage et de volonté.

Elle commence à s'affairer dans la pièce, mais elle ne jette pas un œil aux morceaux de vase étalés dans un coin.

La porte : Tu ne ramasses pas les éclats de vase ? Ça prend de la place, et puis ça peut être dangereux et poser des questions.

La personne : Les questions, je ne les crains pas, je n'ai pas honte. La place qu'ils occupent, c'est un coin. Et puis, j'ai bien balayé, les débris de ma colère ne blesseront pas grand monde.

La porte : Ce n'est pas ce que je voulais dire, tu le sais très bien. Pourquoi ne les jettes-tu pas ?

La personne, *après un court silence, toujours en s'affairant* : Je veux pouvoir contempler les désastres de ma fureur. Ils font partie de moi maintenant, et je ne peux ni ne veux les jeter à l'oubli. Ils sont encore coupants dans ma mémoire, tranchants comme des souvenirs mal digérés, mais qui sait si un jour, le tranchant s'émoûssera ? Je veux pouvoir me rappeler que l'action n'est pas la destruction.

La personne a fini de ranger. Soudain elle s'arrête, et se dirige vers le miroir. Elle s'y regarde longuement. Le miroir ne renvoie pas son reflet, seulement le canapé qui est en face : la personne est enfin devenue invisible. Elle retourne à ses occupations, consciente de sa transformation.

La porte, *qui n'a rien vu de la scène symbolique* : Il me semble, d'après mes facultés cyclopiques, que tes invités arrivent.

La personne : Des invités, ce sont des gens qu'on invite ou des gens qui s'invitent. Qui sont ces invités-là ?

La porte : Je n'ai qu'un œil, je ne peux pas savoir, sans compter que je n'ai ni cerveau ni discernement. As-tu oublié mon traumatisme crânien ?

La personne : Non, bien sûr que non. Que ce doit être dur d'être une porte. D'être cette rupture entre deux mondes, entre la liberté et la prison. Flanquer à la porte, claquer la porte, tout vous fait souffrir mais vous fait-il moins souffrir que nous ?

La porte : Tu oublies qu'une porte protège aussi le dedans du dehors. Mais à quoi bon, me diras-tu, si je ne sais pas reconnaître les ennemis des amis. Par ailleurs, je t'assure que nous, les portes, nous souffrons beaucoup des humains. Mais cela t'importe peu après tout. Qui se soucie des portes ?

La personne : Tu as raison, pour l'instant, ce qui m'importe, c'est ce qu'il y a derrière toi.

La porte, *grommelant* : C'est toujours pareil, y a jamais personne qui veut savoir ce que pense une porte... *plus fort*, Derrière moi, il y a des mystères insondables. Ils sont quatre, dont une femme, et

semblent pressés. Il y en a un qui a une orange à la main. Et puis, ils ont une machine à écrire, et surtout ils se demandent ce que tu fais à ne pas leur ouvrir. Ils me répètent sans cesse un mot, Marmelade, comme si une porte pouvait répondre ! *Rires.* Ah ils me chuchotent dans l'œil, les malotrus !

La personne, *en ouvrant* : Tu ne peux pas commencer par le plus utile ?

Sur ce, les quatre personnes entrent. Habillées de noir, elles se pressent autour de la table.

La personne : Je vous attendais, entrez, mettons nous au travail.

Les cinq personnes s'installent autour de la table. L'un des invités porte effectivement une orange dans une main, et un sac dans l'autre d'où il sort une machine à écrire.

La personne : La fameuse machine à écrire ! Ça n'a pas été trop difficile ?

Premier invité : Oh, l'important c'est qu'elle soit là avec nous. Il serait quand même plus simple d'avoir un imprimeur, mais ça ne court pas les rues de nos jours, et pourtant il faudrait qu'ils aient des jambes s'ils veulent espérer s'en sortir, sans compter que cela ajoute au danger. Mais tu sais taper vite et tu as la hargne qu'il nous faut.

La personne : *France-Liberté* me convient très bien, ce sont deux mots auxquels j'aspire. Mais ne perdons pas de temps.

Premier invité : Bon tu taperas ça cette nuit. Déjà, il faudrait mettre les nouvelles de Radio-Londres, histoire de montrer que tout n'est pas perdu.

La personne : Je pensais aussi critiquer les nouvelles restrictions imposées par l'État français.

Deuxième invité : Il faut aussi mettre en lumière ce que l'on n'a pas assez évoqué : le sort des juifs.

La personne : Quel sort ?

Deuxième invité : Et bien Pétain semble sympathiser avec l'idéologie antisémite nazie. Déjà, un statut de juifs a été mis en place, même en zone sud, tandis qu'en zone nord, ils se font recenser. Je ne sais pas vous, mais c'est alarmant. Faut-il rappeler les persécutions en Allemagne ? La Nuit de Cristal ? La France va être le nouveau terrain de jeu des nazis, et cela sous notre nez et selon le bon plaisir du maréchal. Il faut qu'on leur offre notre concours pour les faire passer en Suisse, c'est leur meilleure chance d'y échapper.

La personne : D'échapper à quoi ?

La porte, *dans un chuchotement* : À l'horreur de l'oubli.

La personne, *en chuchotant* : Mais s'ils les recensent...

La porte, *complétant* : ... c'est pour mieux les enterrer mon enfant.

Les invités n'ont rien entendu à l'échange et poursuivent la conversation.

Troisième invité : C'est entendu. Mais en priorité, il faut redonner du courage avec les réjouissantes nouvelles qui nous sont parvenues de Radio Londres.

La personne : Effectivement, il faut rappeler le nombre de territoires qui se sont ralliés à la cause gaulliste ou plutôt la véritable cause française. Et je viens d'apprendre ce matin une nouvelle symbolique !

Quatrième invité : Vous parlez de la victoire de la colonne Leclerc contre les Italiens pour l'oasis de Koufra ? Incroyable, c'est le mot. Preuve que les valeurs, la démocratie et la liberté sont d'implacables soldats.

La personne : C'est évidemment une victoire qu'il faut relayer auprès des Français.

Premier invité, *avec une voix de plus en plus lointaine* : Ce n'est pas tout, j'ai aussi appris que...

Les personnages s'agitent maintenant autour de la table, pris par une conversation palpitante dont ils gardent le secret. L'obscurité se fait peu à peu sur scène. Soudain, les quatre invités se lèvent.

Les invités, *d'une voix commune* : On pense que cela est suffisant pour t'occuper toute la nuit. On ne tarde pas, le soir est certes favorables aux cachettes mais il est toujours suspect de nous croiser dans l'obscurité.

La personne leur ouvre la porte, ils sortent. La personne referme rapidement la porte, se met devant la machine à écrire, et commence à taper.

On n'entend que le bruit des touches dans le silence résonnant de la pièce. L'obscurité se fait complète et la personne allume une petite lumière près de la table. Pendant qu'elle écrit, un voile légèrement opaque descend sur scène, de telle sorte que le public puisse encore voir le personnage ainsi que le décor, mais parés d'une brume.

Une musique s'élève, les paroles sont des extraits de journaux France-Liberté lus à haute voix.

Le jour se lève enfin. Mais la succession des jours et des nuits semblera rapide, avec des jeux de lumière.

Derrière le voile, on voit la personne s'affairer. Elle sort, et rentre par la porte. On voit un jour un homme qui a l'air d'un fugitif, qu'elle laisse dormir sur le canapé, et à qui elle donne des papiers. Un autre jour, elle revient avec une autre personne, et on apprend, dans la musique qui transmet des bribes de conversation, qu'il est imprimeur. La porte ne fait que s'ouvrir et se refermer, et fait maintenant partie intégrante de la musique.

Un moment, la pièce est vide. Le voile se lève peu à peu. Une fois entièrement levé, la personne entre, et referme doucement la porte. C'est le jour.

Scène 2

La personne : Il faut qu'on élargisse notre action. Sabotage, sauvetage d'ampleur, renseignement des alliés, que sais-je ? J'en ai plein des idées moi. J'ai l'impression que c'est là-bas en Angleterre que l'on est plus efficace. Ici, on avance peu. Il faudrait qu'on soit plus nombreux, que les groupes s'unissent au lieu de s'éloigner. Qu'importe les raisons, on a tous un ennemi commun : les Allemands et leur haine.

La porte : Tu auras un rôle, tu sais. À l'intérieur, tu es aussi utile qu'à l'extérieur. Tu es le maillon faible de l'État français, celui qui permettra de reprendre la France par les entrailles, les Alliés s'occuperont de la carapace.

La personne, *en riant doucement* : Tu parles comme si la France était une tortue. Ma foi, tu n'as peut-être pas tort. Une tortue sourde à nos appels, une tortue imprenable, une tortue bornée, mais si c'était une tortue de mer ? Alors elle nous échapperait, et se terrerait dans les abysses pour mourir.

La porte : Tu délirés. *Silence*. Que veux-tu faire maintenant que tu ne fais pas déjà ?

La personne : Là est toute la question. J'ai un projet, mais je ne sais pas s'il est réalisable. Pour savoir précisément comment être le plus utile possible, il faudrait que je parle à De Gaulle.

La porte : De Gaulle ? Ce n'est pas la porte à côté. Et comment comptes-tu t'y prendre pour aller au Royaume-Uni ? Aujourd'hui est encore plus risqué qu'hier.

La personne : Crois-tu que je ne le sais pas ? J'aimerais mieux trouver quelqu'un qui lui soit déjà lié. Quoique non, il est bien plus aisé de ne rien savoir.

Silence. La personne s'effondre sur le canapé et laisse échapper un sanglot.

J'aurais pu faire tellement de choses ! J'ai tellement d'idées ! Mais pourquoi faut-il qu'on me passe une écharpe autour du cou ! J'étouffe.

La personne se lève et regarde autour d'elle avec des yeux d'animal affolé. Puis elle s'assied sur le canapé et reprend son calme. Court silence.

Je pars en voyage.

Un autre silence.

La porte, *comme si elle avait compris quelque chose* : Alors je ne te verrai plus ? Alors la porte de ton appartement sera régulièrement frappée, ouverte, mais par des mains étrangères ? Alors je resterai seule, à fermer une pièce vide, à la protéger d'un monde plein ? Et qui sait si je saurai la protéger ? Il est bien facile d'ouvrir une porte, avec deux trois fils de fer, un coup de pied, un crochet, un pied de biche, des couteaux, des bandits,...

La personne : La torture ne te fera pas céder, je le sais. Et quand bien même tu céderais, qu'as-tu à cacher ? J'ai tout vidé ici. La pièce est plus vide que l'univers.

La porte : J'accepte la torture, mais n'as-tu pas pensé que je voudrais être utile moi aussi ? Cacher des choses, résister aux assauts de la violence, protéger des gens ?

La personne, *après un court moment de réflexion* : Mais je ne peux pas t'emmener avec moi, tu le sais bien. Une porte résistante dans mes bagages, rien de plus suspect, rien de plus encombrant, et quelque chose me dit que là où on m'emmène, je n'aurai besoin de rien.

La porte : Dommage, tu aurais été la première personne à faire voyager une porte. J'aimerais sortir de mes gonds de temps en temps, je rouille ici, je grince et j'ai besoin d'huile.

La personne, *catégorique* : Non, on en a déjà parlé. Pas d'huile. Ce serait comme te faire frire.

La porte : Mais ce serait bien plus discret, puisque je grince sans cesse, et toute la nuit, et toute la journée, et toute la vie. Mes os se frottent sur le parquet, sur le mur, sur l'atmosphère. Je fais un bruit de squelette.

La personne : Tu n'as peut-être pas tort...

La personne commence à ranger ses affaires, à faire de l'ordre. Elle brûle quelques papiers.

La porte : Avant de se quitter, ne peut-on pas parler d'un peu de poésie ?

La personne : La poésie, ce n'est pas forcément avec les mots. Cela peut aussi bien être le silence. Le silence envoûtant des choses tues, des choses sues, des choses à apprendre. Le silence du sage et le silence du sot. Tout est poésie dans le silence, tout est courage et désertion en même temps. On dit souvent que le silence est d'or. Et pourtant, pour rien au monde, on ne pourra me l'acheter, moi, mon silence. Soit je crierai à tue tête que le monde est fou, soit je tairai à tue tête que le monde est bête. La poésie, c'est aussi la regarder dans les yeux sans souffler mot. Adieu, porte, on m'attend.

La porte ne dit rien, et s'ouvre toute seule. On voit alors deux soldats prêts à frapper le fragile panneau de bois. La personne les regarde fixement et sort. Les deux soldats l'encadrent. La porte ne se referme pas, et reste béante, telle un gouffre d'enfer. Un projecteur à la lumière crue s'allume, et éclaire le trou de cette bouche. Silence de mort. La porte fait un léger grincement, tel un squelette riant dans son cercueil.

Fin

Comment jouer les personnages d'*Un Matin dans la Nuit* ?

- *Jouer la personne*

La personne n'est ni particulièrement un homme, ni particulièrement une femme. Libre à chacun de l'interpréter et de revêtir son costume. Celui-ci changera au cours des actes. Dans le premier acte, la personne porte des habits normaux, elle est peut-être un peu négligée. Cependant, dans le deuxième acte, la personne est habillée de noir, d'une obscurité gothique qui attire l'attention, comme si elle était en deuil. Enfin, dans le troisième acte, la personne porte de nouveau ses habits du premier acte, elle est en 'civil', pour passer inaperçue et ne pas éveiller les soupçons : elle devient de plus en plus prudente.

Il est conseillé à la comédienne ou au comédien qui interprétera la personne de ne pas jouer avec un jeu homogène. En effet, dans les deux premiers actes, la personne se laissera subjugué par ses émotions, comme un enfant. Il faudra marquer la douleur, la peine, la colère, le refus, l'ennui, la perplexité, pour les peindre sur son visage. Elle est une caricature vivante, un pot de peinture sur pieds. Néanmoins, dans le troisième acte, un changement est attendu dans le jeu. La personne est dorénavant maîtresse de ses émotions : plus discrète, plus prudente, plus déterminée, elle laisse peu à peu son visage devenir de marbre.

À ce propos, le troisième acte, celui du verbe « résister », est particulièrement silencieux. L'action se passe désormais de belles phrases, de poésie à tout va, elle devient concrète et modeste. Dans ce silence, on verra le signe d'une personne dépouillée des artifices théâtraux, des mots, on verra la marque d'un personnage qui s'est voué à une cause et qui, pour rien au monde, ne trahirait son secret : une véritable soldat de l'ombre.

Pour ce qui est du reste, le jeu est assez libre, tant qu'il est fluide et sincère : la force de cette personne est aussi dans son indéterminisme psychologique, l'absence de milieu social défini, le passage sous silence de sa profession, de ses centres d'intérêts. Elle peut tout être comme elle peut n'être rien.

- *Jouer des objets*

Ce qui peut être surprenant dans cette pièce de théâtre est cette intervention permanente des objets. La question se pose alors : comment jouer des objets ?

Tout d'abord se pose le problème de l'apparence. On pourrait, dans une perspective très avant-gardiste, faire porter aux comédiens des écriteaux portant le nom de l'objet qu'ils jouent. Ce théâtre suggestif pourrait ne pas convenir à certains, c'est pourquoi nous proposons aussi une alternative plus classique et amusante : le déguisement.

Certes se déguiser en objet n'est pas aisé, mais ce n'est pas impossible. Pour ce qui est du mur, de la porte, et de la radio, on peut se contenter de découper un rond dans le décor, afin que le comédien puisse y glisser sa tête. Il fera donc partie intégrante du décor, de l'Objet, il sera son corps de substitution.

Le vase, posé sur une table, pose plus de difficultés. On pourrait confectionner une sorte de costume ayant l'apparence grossière, mais explicite, d'un vase bleu. Pour cela, des hanches sont conseillées. On peut aussi fabriquer un chapeau ayant l'apparence du vase. Bien entendu, le comédien interprétant le vase ne sera pas constamment sur scène, c'est pour cela que l'on pourra introduire un véritable vase lorsque l'on n'a pas besoin de lui, comme dans l'acte I et III. d'ailleurs, quand le vase se casse, on remplacera le comédien par un vrai vase brisé, d'où le noir qui se fera sur scène pendant un court instant.

On peut à présent aborder le sujet du jeu en lui-même, passés les détails techniques.

Jouer des objets est peut-être ce qu'il y aura de plus difficile au théâtre. Ce jeu doit sortir de la pure imagination, et ne peut se calquer ou s'inspirer d'une quelconque réalité, les objets n'ayant, jusque ici, pas fait preuve de vie (du moins à notre connaissance). Néanmoins, l'introduction des objets au théâtre n'est pas non plus une nouveauté, seule leur intervention dans les dialogues l'est. Cela n'est pas une fantaisie de notre part, mais un acte d'émancipation, d'originalité et surtout cela témoigne de la profonde conviction que les objets ont leur place dans les dialogues théâtraux.

Tout d'abord, dans cette pièce, les objets font preuve d'émotions, de sensibilité. Il serait cependant maladroit voire inapproprié de les rapporter à des émotions humaines et de les interpréter comme telles, car quoique cette pièce puisse insinuer, les objets ne sont pas humains. Si ici on leur prête des qualités humaines, qui sont la parole et le mouvement, c'est simplement pour pouvoir les entendre. Ce sont davantage des symboles que de vrais objets. Et bien évidemment, le jeu proposé n'est ni imposé ni réaliste : nous n'avons pas voulu retranscrire au plus près la vie d'un objet, car la pièce se limiterait alors par les indications début et fin. Nous avons simplement voulu faire preuve d'imagination en se posant la question suivante : que ferait un objet s'il pouvait penser ?

Pour bien comprendre comment jouer un objet, il faut se mettre à la place d'une chose qui ne ressent rien : c'est le sentiment d'absence qui nous envahit. L'indifférence s'en rapproche le mieux parmi les émotions humaines.

Un objet est toujours un peu absent, bien qu'omniprésent. On lui donne rarement la parole, et leur parler est signe de démente. Il y aura toujours cette impression, dans la pièce, de flottement, d'à-propos, de décalage vers une autre réalité qu'est la poésie.

Pour bien comprendre cette idée, peut-être pouvons-nous nous ramener à un moment de la pièce. Dans la fin de l'acte II, le vase se querelle de nouveau avec la personne. Au moment où la personne est à l'acmé de sa colère et de sa violence, le vase passe alors du plus profond désespoir d'objet à la parfaite résignation, telle une Bérénice de Racine renonçant à Titus après avoir crié sa désolation. Mais ce changement devra se faire sans transition, sans émotion, dans une réelle conscience qu'il n'est qu'un objet.

S'il y a cette indifférence de la part des objets, ils ne sont pas pour autant dénués de contradictions et font preuve d'une certaine volonté. Cette volonté est imaginaire, mais elle serait celle d'un humain en quête de reconnaissance : les objets ont un rôle et tentent de l'affirmer.

Les objets sont aussi quelque peu cyniques, d'où leur humour noir. Ils sont cette cruelle ironie qui fait qu'il est plus difficile parfois de faire disparaître un objet qu'une personne. Il y a aussi ce désabusement des objets du quotidien qui voient les pires choses arriver sous leurs yeux, sans pouvoir y remédier dans quelque manière que ce soit.

À la fin de la pièce, le public doit pouvoir ressentir cette ironie mordante comme un hérisson. Les grincements morbides de la porte en sont les plus explicites indicateurs.

Il y a aussi une certaine frustration de leur part, cette frustration du paralysé, du prisonnier, de voir tout se dénouer sans leur concours consenti : c'est toujours malgré eux qu'on finit une réplique.

Les objets sont aussi touchants, car meurtris au plus profond de leur visage, par les coups des hommes et du temps.

Enfin, et surtout, les objets sont réalistes : ils ne tombent jamais dans le délire des humains ou dans le désenchantement du monde, car ils font partie intégrante du paysage.

- à propos des objets en particulier :

Le vase : un peu pleurnichard, très sensible et lâche, il est aussi follement amoureux au point d'en devenir aveugle. C'est l'exemple typique de l'objet qui s'est oublié lui-même.

La radio : cet objet est neutre la plupart du temps. Il est très intelligent et sait maîtriser sa parole aussi bien que son silence. La radio est pourtant indifférente, et aura cet air ensommeillé qu'on lui voit quelques fois.

La porte : clou du spectacle. La porte est très engagée et est peut-être l'objet le plus complice de la personne. Confidente à part entière, la porte serait comme une amie franche et joueuse qui évolue pour devenir simple et silencieuse. La porte comprend tout, et incarne un peu cette nostalgie des temps heureux.

Le mur : très bavard. Il est le plus attentif des objets, le plus omniscient, le plus négligé aussi. Il parle avec un langage châtié, comme pour se faire remarquer, ou plus vraisemblablement, parce qu'il a le temps de tourner ses phrases, et qu'il apprécie le charme des mots poussiéreux au parfum d'antan.